

C'est sur cette impression désastreuse, que j'ai quitté le haut du Condor et celui qui deviendra un ami, François Xavier Garneau!

Fort heureusement, Bernard Poisson qui m'observait du sol, n'a pas semblé dérangé par ma maladresse, ni par mon action extravertie. La preuve, il m'a donné rendez-vous le samedi suivant à 8.00hrs du matin au pied du secteur de *la Chico* du mont Césaire. J'étais tellement anxieux d'apprendre « la vraie façon de faire » que j'ai décidé d'aller bivouaquer à Val-David le soir précédent, au lieu de voyager le matin même, pour m'assurer d'être au rendez-vous à l'heure (j'y étais à 7.00 a.m.)

Comme la tradition le veut, Bernard Poisson était en retard d'une heure et demie. Mais comme on dit chez nous; « Tu ne perds rien pour attendre! » C'est exact, car ce fut une journée comme la *FQME* se permet aujourd'hui de qualifier, *journée de sensibilisation*. Évidemment, tout a commencé dans la voie *Chico*, pour se poursuivre dans les autres voies du même secteur, (Plus tard, nous aurons la chance d'en additionner plusieurs nouvelles dans le même secteur). Les premiers commentaires de Bernard ont été à l'effet que je grimpais trop vite, qu'il ne fournissait pas d'avaloir la corde! La vitesse fut une de mes qualités et en même temps mon défaut dominant en montagne.

Suite à ce début officiel pour moi, Bernard suggéra que nous allions au Condor. François X. Garneau acquiesça. Moi, j'ai suivi tout simplement. Mais en passant au pied de *l'Arabesque*, Bernard décida que nous avions le temps de « l'enfiler ». Ce qui fut fait en 45 minutes, encordé à trois. Au Condor, j'ai découvert *le Dièdre*, *la Face*, *la Dülfer*, que je connaissais déjà et, pour finir en haut de *l'Aiguille*, toujours encordé à trois.

J'étais comblé de joie! Je sentais que le geste traditionnel de serrer la main à la sortie de chacune d'une voie, transpirait l'amitié réelle, (Aujourd'hui, je ne suis pas certain que cette tradition se perpétue!) Je peux tout de même certifier, que cette initiation ne m'aurait pas rapporté plus de joie, si nous l'avions fait dans le massif du Mont Blanc! Ce n'est pas à mon avis, d'après le volume du massif, que l'on évalue le volume d'amitié! Pour terminer la journée, François a suggéré que nous allions finir ça dans la traversée du mont King. Le soleil était déjà assez bas à l'horizon, mais ils avaient conclu qu'ils nous restaient suffisamment de temps pour terminer la voie, avant la pénombre. Nous avons donc remonté le sentier du King à toute vitesse au pas accélérer. Le soleil s'étant couché à la sortie de la voie, je pouvais tout de même voir assez bien les grattons dans la *Traversée*. Mais, cette *marche aérienne* était pour moi, assez nouvelle.

Vers 9.00 p.m. au bout d'un rappel, qui ne me permettait pas de toucher le sol (une corde normale n'avait que 45 mètres à l'époque). J'avisai mes compagnons de ma difficulté. J'ai eu comme réponse; « Sauter! », ce que j'ai fait aveuglément. Cette journée est demeurée si vivace dans mon esprit, que je pourrais en faire une description toute détaillée. Mais pour ne pas vous ennuyer, je

m'abstiendrai de le faire. Je garde ces détails précieusement en mémoire, pour les échanger et blaguer avec mes compagnons de cette première heure, quand nous nous rencontrons à l'occasion.

Sans m'en rendre compte, je venais cette journée-là, de découvrir, Bernard Poisson, l'un des meilleurs promoteurs de l'escalade des années 1950 et 1960 (Ce qu'il n'a jamais cessé de faire toute sa vie). Ce n'est que depuis quelque temps seulement, à cause des problèmes de santé, qu'il a dû restreindre sa générosité et sa passion pour la montagne. Certains d'entre vous qui ont eu la chance de le croiser dans les parois, vont me donner raison. Pour les nouveaux venus dans notre discipline, vous devez vous rappeler de son nom. Quand on parle des pionniers en escalade au Québec, il en fut un de choix.

Suite à mon dernier rappel, la semaine suivante je me rendis pour la première fois, (Mais pas la dernière) à l'usine de la *Dominion Rope and Cable* à Lachine, pour acquérir enfin, une vraie corde d'alpiniste; *une Vicking* toronnée de 12mm par 50m. (Au lieu de la traditionnelle corde de 45m.) pour 18 \$, ce qui équivalait à deux jours de mon salaire. Aucun dépositaire jusque là, c'était avisé de vendre de l'équipement d'alpiniste au Québec, encore moins une corde d'escalade. Pour les chaussures c'était un peu plus compliqué! Bernard m'a recommandé un orthopédiste rue Clark tout près de Ste-Catherine à Montréal. Après une très sérieuse séance de mesurage de pieds, j'ai découvert comment il était avantageux d'avoir des chaussures *faites sur mesure*. Elles m'ont coûté une semaine et demie de salaire. (Faites le calcul au salaire minimum d'aujourd'hui). Avant de partir, j'ai laissé une paire de semelles *Vibram* que je m'étais procuré chez Bernard Foucart, fondateur de Montréal Camping, qui débutait comme importateur de matériel de camping, et qui plus tard est devenu le premier importateur d'équipement d'alpinisme à l'est de Calgary jusqu'à St-Jean Terre-neuve, en plus d'être le *fournisseur officiel* de Bernard Poisson.

Ce Français, qui avait choisi d'émigrer au Québec, nous apportait dans ses bagages, non seulement des connaissances mais surtout du précieux matériel de montagne. Ce geste, banal en soi, fut sans aucun doute très important pour le développement de l'escalade au Québec. Quelques années plus tard, Pierre Gagnon, qui a géré d'une main de maître le magasin *La Cordée*, a emboîté le pas en devenant à son tour importateur de matériel de montagne. Aucun de nous avait idée à ce moment-là, que nous jouions le rôle de pionniers d'une activité qui était pourtant vieille et très bien structurée en Europe! Particulièrement en France, avec l'*Ecole Nationale de Ski et d'Alpinisme!* (*l'ENSA*).

Plusieurs années plus tard, j'aurai l'occasion de m'en rendre compte sur place, durant le premier échange *Franco-Québécois pour la Jeunesse*. Nous pouvions enfin acheter des pitons, mousquetons et même des *kniker-bockers*, (vous savez, ce qu'on ne porte plus aujourd'hui, je crois!) ainsi que des cordes tressées, ce qui était tout nouveau pour nous et, des sangles encore fabriquées de chanvre. Cependant, quelque temps plus tard, les grimpeurs américains que nous rencontrions à l'occasion en Nouvelle-Angleterre, nous a fait découvrir une nouvelle pièce d'équipement pour remplacer nos sangles de chanvre, par du

ruban de nylon pour parachute. Ce ruban avait été fabriqué pour les troupes aéroportées de la *deuxième Grande Guerre*. On pouvait s'en procurer pour pas cher dans un magasin de surplus de guerre de la rue Mc Gill à Montréal (ça se vendait à la livre).

Quand *Montréal Camping* recevait un nouvel arrivage de matériel de montagne de France, Poisson finissait par en acheter au moins la moitié de la quantité, ce qui réduisait passablement notre choix. J'ai fini par devenir le deuxième meilleur client. Ça m'imposait de vider mon compte de banque à chaque fin de mois, tellement nous *consommions* de pitons qui nous servaient à faire des nouvelles voies d'escalade. Vous voyez, vous n'êtes pas les premiers à faire de même, si cela peut vous encourager. Mais, bien avant nous, si vous lisez les vieux récits des grands comme; Gervasutti, Lachenal, Terray, Rébuffat et autres, vous découvrirez qu'ils ont fait eux aussi, comme nous. J'ai constaté que, bien souvent en escalade, les plus mordus et les plus talentueux, sont des gens sans le sous, du moins à notre époque.

Plus tard, pour compenser ce manque de matériel d'escalade, le Club de Montagne Canadien dont j'étais président, a nommé plusieurs membres honoraires fortunés, entre autres; Fritz Wiessner du *K 2* des années 1930 qui deviendra le vice-président de *UIAA* et, James Mc Carthy, jeune avocat de New York, qui deviendra président de *l'American Alpine Club* et membre du c.a. de *l'UIAA*. Ceux-ci nous ont fourni leur surplus de stock d'escalade pour aider les jeunes membres peu fortunés du CMC, qui s'acharnaient quand même à ouvrir de nouvelles voies.

Un des plus prestigieux membres du club, à l'exception de John Brett, était sans aucun doute le Dr John Turner, que vous connaissez sûrement pour avoir répété les voies qu'il a faites. John, non seulement n'avait pas de surplus à nous fournir, mais au contraire, il était toujours en quête de matériel. Il avait comme technique de se servir comme point d'assurance. des *chok-stone* (Intégral= caillou étouffé) avec une sangle, Cela consistait à placer un caillou à l'intérieur de la boucle doublée d'une sangle préalablement insérée dans la fissure. Aujourd'hui vous reconnaîtrez dans cette procédure la technique de *bicoïn*, qui s'est mécanisée jusqu'au *Friends*.

C'était déjà à l'époque, un puriste à outrance, ce que les mordus d'aujourd'hui appellent *free climber*. C'est seulement, quand les fissures à coincement se faisaient rares, qu'il avait besoin de pitons. Il s'approvisionnait alors, dans nos sacs de montagne et plus particulièrement dans le *magasin ambulant* de Bernard Poisson! Vous pouvez considérer aujourd'hui en faisant les voies de Turner, que beaucoup des pitons que vous croisez ont appartenu à l'un d'entre nous! Mais blague à part, nous étions bien heureux de pouvoir grimper avec ce *setto-grado* (Grade sept, en français). Oui, oui, ça existait déjà des grimpeurs en 5.11 à 5.13. en 1956.

Laissez-moi vous raconter mon premier contact avec ce maître varappeur (la varappe étant le nom d'un couloir du mont Salève, endroit de choix pour les Genevois, dont John Brett, qui grimpaient dans ce jardin d'escalade) Originaire de Londres en Grande-Bretagne, le docteur en chimie à la *Canadian Industry*

*Limited (CIL)* qui résidait à St-Hilaire, est tombé en amour avec le massif rocheux du même nom. Il était au beau milieu de la voie *la Diagonale* en train d'éliminer l'épaisse mousse (Comme nous avons fait presque partout dans nos parois) qui recouvrait les dalles, en plus de couper les arbres qui pouvaient bloquer la progression. Toute la voie dégagée était tout de même couverte d'une bonne couche de poussière et très peu invitante dans cet angle. Cependant, après avoir pris contact verbal avec lui, il m'invita à le rejoindre. C'est de cette façon, en solo, en progressant le plus sérieusement, que j'ai réussi à m'approcher de lui! Il était accompagné de Hugh Tenton un autre British. Ils ont assisté à ma performance en silence. Ces deux anglo-saxons, après m'avoir accueilli avec un sourire typiquement flegmatique, m'ont félicité de ma technique, ouais! John avait eu la chance de faire ses débuts en escalade dans les *Lakes district* en Angleterre avec Jos Brown, celui-là même qui dessine encore aujourd'hui, de l'équipement de montagne dans ce pays. Comme vous le savez sans doute, il pleut beaucoup dans ce pays, particulièrement dans les *Lakes*. Mais la structure des parois rocheuses est tellement invitante et bien stratifiée, qu'un grimpeur sensé ne peut demeurer insensible à l'invitation! C'est une maladie très répandue dans le monde des varappeurs!

Jos Brown, plombier de métier, était incontestablement le maître mondial de la varappe durant les années 1950. Il a plus tard, établi plusieurs *directissimes* dans les Alpes au nez des meilleurs guides des pays respectifs. Il fut le premier si non l'inventeur des bicoins en duraluminium qui remplaçaient les *chok-stones* qui avaient remplacé les pitons, (C'était les premières pièces métalliques attachées à la paroi pouvant diminuer la longueur d'une chute, inventées 50 ans plus tôt par, Hans Dülfer). En effet, il avait l'habitude de se servir comme point d'assurance, des sangles introduites dans des écrous hexagonaux en acier de différentes dimensions. Par la suite, il en fabriqua en duraluminium, pour diminuer le poids et donner plus de mordant dans le rocher au moment d'une chute.

C'est ainsi, que les idées cheminent d'une génération de grimpeur à l'autre, jusqu'au moment où un Québécois, Yvon Chouinard émigré avec sa famille en Californie à l'âge de 9 ans, a su développer le système dont vous vous servez encore aujourd'hui. Je tiens ces informations de John Turner d'une part, qui a été l'un des disciples de Jos Brown. Et d'autres parts, d'Yvon Chouinard, m'a rapporté ces faits lui-même lors d'ascensions que nous avons faites ensemble.

A cette époque, (ça fait drôle d'être obligé de me servir de ce terme, je vous raconte ça comme si ça m'était arrivé hier!) au moment des premiers contacts que nous avons eus avec les Américains dans les Shawangunks, nous avons constaté à quel point ils pitonnaient à outrance pour tout et pour rien très souvent. Du moins c'est l'impression que nous avions, parce que nous fimes exactement le contraire, probablement à cause de l'influence de Turner. Durant les années 50, une étude du *Massachusetts Institute of Technology (MIT)* avait scientifiquement conclu qu'un grimpeur ne devait jamais risquer de dépasser la limite de trois mètres en progression verticale, sans poser un point s'assurance, sans quoi il risquait de s'infliger de graves blessures au cas de chute. Pour nous ce verdict n'était qu'une blague. Mais pour les grimpeurs Américains, qui nous semblaient plus crédules par nature, les conclusions de l'étude devaient

s'appliquer aveuglément. Dans plusieurs voies nous avons souvent trouvé à moins de deux mètres de distance, deux et même trois pitons juxtaposés.

Durant la même époque, les guides de Cortina d'Ampezzo dépitonnaient à tour de bras, les grandes voies comme des *Tre Cime di Lavaredo*, C'est parce qu'ils avaient été pitonnées à outrance, que les guides italiens de Cortina avaient agi de la sorte. Car, les grimpeurs moins talentueux pouvaient progresser en grim pant avec les bras, comme une fermeture éclair géante.

J'étais convaincu qu'il fallait en faire autant dans les Shawangunks. Lors des longues fins de semaine que nous visitions cette région, durant la dernière journée où les Américains retournaient au travail, nous nous employions à *récupérer* ces nombreux pitons installés en double et en triple. Le plus paradoxal, c'est qu'on les retrouvait plus souvent d'autrement dans des voies relativement faciles, pour nous. Ces pitons, en général de bonnes qualités, nous ont servi ailleurs à ouvrir de nouvelles voies dans nos jardins d'escalade.

Turner, nous a introduit à une technique d'escalade en libre et raffinée, comme il ne s'en pratiquait pas avant son arrivée. Le fait d'avoir pratiqué la grimpe sur des prises humides même par beau temps dans les *Lakes district*, lui donnait un avantage quand il se retrouvait sur du rocher sec. En général les Britishs avaient su développer une supériorité technique évidente sur les autres alpinistes en dehors de la Grande-Bretagne. John était le maître incontesté de la technique d'adhérence, ce qui lui a valu de réussir là où d'autres n'y parvenaient pas.

Copier sa technique a réduit considérablement les étapes de notre apprentissage. Notre seul souhait était de pouvoir un jour réussir à faire aussi bien que lui. Il ne se passait pas une fin de semaine sans que nous ayons pu nous taper quelques nouvelles voies, autant aux U.S.A. qu'au Québec. Dans le club, malgré nous, nous devenions tous des premiers de cordée. Mais voilà, cela devenait de plus en plus problématique, car il nous manquait souvent de seconds de cordée. Nous étions tout au plus, qu'une douzaine membres au *CMC*. On était loin d'un club de montagne, *Pan canadien*.

Même si John Turner descendait d'une famille d'aristocrates, cela ne l'empêchait pas d'être un non-conformiste endurci. Il appréciait beaucoup les réunions du club qui n'avait rien de protocolaire. Lors de l'une de ces réunions, nous avons conclu qu'il serait nécessaire pour le suivi du club, de démocratiser l'accès. Mais, il était surtout urgent d'offrir au début de la saison, une fin de semaine d'initiation à l'escalade pour se trouver une *bonne grappe de seconds de cordée!*